

richesses de l'art gréco-romain étaient venues s'ajouter à l'habileté du ciseau judaïque.

Tout cet ensemble du temple extérieur, du temple intérieur, du sanctuaire, formant trois enceintes rectangulaires inscrites les unes dans les autres, était plein de splendeur et de dignité. Au lever du soleil, lorsque de loin sur la sainte montagne apparaissait le sanctuaire dominant de plus de cent coudées les deux rangées de portiques qui formaient sa double enceinte ; quand le jour versait ses premiers feux sur cette façade d'or et de marbre blanc ; quand scintillaient ces mille aiguilles dorées qui surmontaient le toit et le préservèrent, dit-on, de la foudre ; il semblait, dit Josèphe, que ce fût une montagne de neige, s'illuminant peu à peu et s'embrasant aux feux rougeâtres du matin. L'œil était ébloui, l'âme surprise, la piété éveillée ; le païen même se prosternait.

Maintenant, il est vrai, cette splendeur était bien ternie. Depuis plus de deux ans, le temple était une citadelle. Tout ce qui l'entourait avait été saccagé, ou par les Romains ou par les Juifs armés les uns contre les autres. Sur les décombres de la tour Antonia, que les légions romaines travaillaient à déblayer, commençaient à s'élever trois chaussées ; l'une contre la face ouest, l'autre contre la face nord des portiques du temple, la troisième contre l'angle placé entre deux <sup>1</sup>.

1. Jos., VI, 13 (2, 7). Le donjon, τὸ κατόπτρον, *ibid.*, II (4, 5).

Du donjon encore debout de cette forteresse détruite, le païen Titus pouvait plonger un regard profane dans l'intérieur de l'enceinte sacrée, sur laquelle on n'avait pas permis jadis au Juif Agrippa de jeter un coup d'œil du haut de son palais. Et ce regard, que pouvait-il découvrir ? Ces somptueux portails (exèdres), par où le peuple jadis arrivait en foule au sanctuaire, chargés, comme l'eussent été des tours, de balistes et de catapultes ; ce pavé de mosaïque déchiré par la chaussure de fer des soldats païens ; ces marbres tachés d'un sang qu'on ne prenait plus la peine de laver ; sur les degrés, des morts qu'on ne relevait même plus ; au lieu d'adorateurs, des fugitifs et des soldats ; des enfants et des femmes mourant de la faim et de la peste, à côté des hommes armés qui trébuchaient, ivres du vin du sanctuaire.

Mais surtout une grande douleur avait affligé le peuple et le temple : le 17 du mois hébraïque de Thammouz (17 panémus, 12 juillet), le sacrifice perpétuel avait cessé. La loi de Moïse ordonnait que chaque matin et chaque soir un agneau fût offert au Seigneur par son peuple <sup>1</sup>. Seules, les plus grandes calamités, la captivité de Babylone et la persécution d'Antiochus, avaient interrompu ce sacrifice ; et Daniel, prophétisant le règne d'Antiochus, avait annoncé cette irruption comme la plus grande des douleurs <sup>2</sup>.

1. Exod., XXIX, 38-42 ; Num., XXVIII, 1-8.

2. Daniel, VIII, 11-13 ; XI, 31.

A l'époque que nous racontons, ce sacrifice cessa, parce que, dans le temple assiégé et affamé, les victimes manquaient<sup>1</sup>. Il cessa pour la première fois depuis deux cent trente-trois ans ; et il cessa pour ne jamais se renouveler. Aujourd'hui encore les Juifs célèbrent par un jeûne solennel l'anniversaire de ce jour, le dernier de leur culte véritable<sup>2</sup>. Ainsi s'accomplissait ce mot d'Isaïe : « Ne m'offrez plus de sacrifices, votre encens est une abomination pour moi. Vos néoménies, vos sabbats, vos fêtes, je ne les supporterai plus ; vos kalendes et vos solennités, mon âme les déteste.... Quand vous étendrez vos mains pour prier, je détournerai mes yeux ; quand vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai pas, car vos mains sont pleines de sang<sup>3</sup> ! »

A ces douleurs du temple s'ajoutaient et dans le temple et dans Sion les horreurs de la faim. Après avoir essayé de manger le cuir des boucliers, on essayait de se nourrir de foin desséché. Les gens

1. Je suis la correction de Crevier, qui lit dans Josèphe, VI, 7 (2, 1), ἀγνόν (*agnorum*), au lieu de ἀνδρών (*virorum*). Il est en effet impossible de supposer que le sacrifice manquât *faute d'hommes*. On ne peut même pas entendre que cela signifie *faute de prêtres*. Nous verrons que Titus en trouva un grand nombre dans le temple.

2. Ce jour-là est aussi pour les Juifs l'anniversaire du brisement de la loi par Moïse, de la profanation du temple par les Grecs, de l'incendie fait par eux du livre de la loi, de l'extinction de la lampe qui brûlait continuellement, de la brèche faite aux murs de Jérusalem par les Romains.

3. Isaïe, I, 13-15.

armés qui rôdaient par la ville, enragés comme des chiens, selon l'expression de Josèphe et du Psalmiste, entraient dans la même maison jusqu'à deux ou trois fois en une heure pour la fouiller. Ils fouillaient même les mourants, supposant que leur agonie était feinte et qu'ils cachaient quelque aliment sous leur robe. On n'épargna bientôt plus la chair humaine. Une certaine Marie, fille d'Éléazar, femme qui avait été opulente, dans l'égarément de la faim, tua l'enfant qui était à ses mamelles, le fit cuire, en mangea une partie ; et, quand les patriotes armés, attirés par l'odeur, entrèrent chez elle, elle leur montra ce plat et leur en offrit froidement une part<sup>1</sup>.

Ce fait avait été prophétisé par Moïse : « Si tu n'écoutes pas, avait-il dit, la voix du Seigneur ton Dieu... tu seras assiégée entre tes murailles. — *Tu mangeras le fruit de tes entrailles, les chairs de tes fils et de tes filles*, au milieu des angoisses et de la pauvreté que t'infligera ton ennemi. — L'homme délicat et plein de recherches portera envie à son frère et à la femme qui repose sur son sein, de peur d'être obligé de lui donner à manger des chairs de ses enfants, parce qu'il ne lui restera plus rien, grâce à la famine amenée par le siège. — La femme tendre et délicate, qui ne pouvait marcher ni faire un pas sur la terre à cause de la mollesse extrême et de la tendreté de ses pieds,

1. Jos., VI, 21 (4, 4, 5).

portera envie au mari **qui** repose sur son sein et lui disputera la chair de **ses** fils et de ses filles..... Car ils les mangeront **EN SECRET** à cause du manque de toutes choses et des souffrances et des dévastations du siège <sup>1</sup>. »

En face de ces calamités religieuses, de ces horreurs et de ces désastres, au moment de porter au temple le coup qui allait le détruire, Titus se demanda si les Juifs ne pourraient pas enfin être ébranlés. Dès le lendemain de la cessation du sacrifice, il envoyait Josèphe et d'autres après lui au pied des murailles, parler, non au peuple, mais au seul Jean de Giscala, qui était le maître du peuple. Il lui faisait offrir son pardon ; s'il voulait à toute force combattre, Titus lui proposait de sortir avec ceux qui voudraient le suivre, et de laisser au peuple son intégrité et sa paix. « Jérusalem est la cité de Dieu, répondit Jean de Giscala, Jérusalem ne périra point. » Le peuple, témoin de cette entrevue, pleurait en silence ; mais l'homme de fer ne fut pas touché des larmes du peuple, et, subjuguée par son énergie, la multitude songea tout au plus à la fuite, nullement à la révolte, et surtout se résigna à la mort <sup>2</sup>. Quant à Titus, jugeant sa conscience déchargée, il protesta devant Dieu que « c'étaient bien les Juifs qui préféraient à la paix le combat, à la liberté

1. Deutéron., XXVIII, 52-57.

2. Jos., VI, 7 (2, 1).

la servitude, à l'intégrité de leur religion son abaissement, à l'abondance l'aliment horrible dont Marie venait de se nourrir : la ville qui avait été témoin d'un tel crime ne méritait plus de voir le soleil ! »

Le temple touchait donc à son moment suprême. Les Juifs, désespérés, avaient hâte d'en finir, et, prêts à combattre sur les parvis du temple, ils retrouvaient dans leurs cœurs cet héroïque courage qui avait un instant faibli sur les décombres de la tour Antonia. Les assiégeants, qui achevaient à grand-peine leurs chaussées avec des bois rapportés d'une distance de cent stades (cinq lieues), les assiégeants avaient également hâte d'en finir avec ces sièges toujours renaissants, ces Juifs qu'ils détestaient, ce temple qui leur était odieux, ces trésors qu'ils convoitaient. Seul, Titus, dégagé de sa pitié pour les Juifs, conservait de la pitié pour le temple et eût voulu vaincre plutôt que détruire.

Le premier signal fut donné par les Juifs. Les légions romaines étaient encore, la pelle à la main, occupées à leurs travaux inachevés, quand les assiégés sortent, poussés par la faim et le désespoir, se jettent dans la vallée de Cédron, gravissent ce mont des Oliviers où Jésus avait tant souffert et tant prié pour eux, attaquent la circonvallation romaine et sont prêts à la franchir : Titus accourt, et les rejette dans le temple. Ils essayent alors de se concentrer dans le temple intérieur, et ils abandonnent en les embrasant

les portiques du nord et de l'ouest (22 au 28 pané-mus, 18 au 24 juillet). Les Romains envahissent un de ces portiques, qui leur semble encore intact ; mais les lambris sont chargés de matières combustibles, et le dernier Juif, en se retirant, y met le feu : les malheureux soldats qui y ont pénétré sont réduits à se jeter ou dans les bras des Juifs, qui les égorgent, ou sur le pavé de la ville, contre lequel ils se brisent<sup>1</sup>.

Mais néanmoins la première enceinte est aux mains de l'assiégeant. Le temple intérieur, avec le sanctuaire qu'il renferme, appartient seul aux Juifs ; et déjà, grâce aux chaussées enfin achevées (8 loüs, 2 août), les béliers montent vers le temple, roulent sur le marbre de la cour des Gentils et viennent battre la muraille sacrée. Mais la muraille du temple semble inébranlable comme l'âme de ses défenseurs. La plus puissante de toutes les hélépoles a en vain battu pendant six jours l'exèdre occidentale ; la pioche, avec un labeur inouï, a en vain détaché quelques pierres de la porte du Nord : la masse n'est point ébranlée. Une escalade tentée contre cette porte est repoussée, et le drapeau romain, un instant arboré sur elle, reste aux mains des Juifs. Il semble qu'un certain respect religieux se soit glissé dans les âmes païennes à la vue de ce sanctuaire qui défie toutes les attaques : Titus a peine à les faire marcher contre le temple<sup>2</sup>.

1. Jos., VI, 16, 18, 19 (2, 9; 3, 1, 2). — Xiphil., LXVI, 6.

2. « L'abord du temple se trouva ouvert aux Romains par

C'est alors qu'il est question de recourir au feu. Mais le feu, ce n'est pas seulement la victoire, c'est la ruine, c'est la destruction de ce temple que Titus voudrait sauver. Il permet cependant que le feu soit mis au bas d'une des portes. Elle s'allume, cette porte magnifique. Des flots d'argent liquéfié coulent de toutes parts et portent partout l'incendie. Bientôt cette seconde rangée de portiques qui formait le temple intérieur et environnait le sanctuaire est tout entière embrasée. Ses lambris de cèdre propagent la flamme d'un bout à l'autre. Elle brûle vingt-quatre heures et demeure détruite en grande partie.

Il y eut alors un jour de trêve (9 loüs, 3 août). Les portiques brûlaient ; les Juifs, chassés par la flamme, refoulés dans le sanctuaire, ou au pied du sanctuaire, étaient épuisés de forces. sinon de courage ; Titus, dans son respect religieux pour le temple, faisait éteindre par ses soldats l'incendie qu'ils avaient allumé ; il délibérait en conseil de guerre s'il lui était permis de brûler ce sanctuaire, sacré pour les païens eux-mêmes. « Ce n'était plus un lieu sacré, lui disaient ses lieutenants moins timorés. Les Juifs l'avaient profané. Ils en avaient fait une citadelle : qu'on le traitât

l'incendie ; mais une crainte superstitieuse les empêcha d'abord d'y entrer (διὰ τὸ δεισιδαιμονῆσαι). Titus eut peine à les y décider. » Xiphil., LXVI, 6. — Je place ce fait à ce moment-ci plutôt qu'à celui de l'invasion du sanctuaire. C'est ici, ce me semble, qu'il se concilie le mieux avec le récit de Josèphe.

comme une citadelle. » Titus recula encore, et il ordonna un assaut général, pour s'épargner un nouvel incendie<sup>1</sup>.

Mais ni Dieu, qui voulait anéantir le sanctuaire, ni les Juifs, qui avaient renoncé à le sauver, n'attendirent l'heure de l'assaut. Les Juifs prirent encore l'initiative par une sortie désespérée (10 loûs, 4 août, jour du Sabbat). Titus la repousse et va se reposer dans sa tente. Pendant qu'il se repose, les Juifs, impatients dans leur agonie, tentent une nouvelle sortie. Elle est repoussée encore, et ils sont rejetés jusque sur la muraille du sanctuaire. Mais, cette fois, Titus n'est plus là : et, « sans ordre de personne, sans remords d'un tel crime, mû par une certaine impulsion divine »<sup>2</sup>, un soldat saisit un tison encore allumé de l'incendie qui a commencé l'avant-veille, se fait hisser par un de ses camarades à la hauteur d'une de ces fenêtres d'or qui, du côté du nord, donnaient sur des chambres attenantes au sanctuaire, jette son tison, et la flamme éclate.

A ce moment fatal, les Juifs n'ont de force que pour pousser un cri de désespoir. Titus accourt et trouve son armée acharnée à l'incendie. Il n'y a plus de discipline ; la voix de César se perd dans le bruit ;

1. Jos., VI, 22-24 (4, 1-3).

2. *Δαιμονίω τινί ὀρμηῇ χρωμένος*, VI, 26 (4, 5). Nous avons remarqué plus haut (p. 118) une expression pareille. Nous la retrouverons plus tard au sujet du suicide de Massada.

ses gestes ne sont pas obéis. Ces soldats cupides, qui voient tout revêtu d'or au dehors et croient tout d'or au dedans, se poussent, se renversent, s'écrasent sur les ruines fumantes. Titus entre un instant dans ce lieu qui n'est plus le Lieu saint. Il lui est donné quelques secondes pour en contempler les richesses et promener ses regards profanes sur ce qu'avait seul vu l'œil du grand prêtre. Au moment où il sort pour crier encore d'éteindre l'incendie, un soldat, derrière lui, met le feu sous la porte qui séparait le vestibule du Lieu saint. Ces soldats avaient mission de Dieu et ne se laissaient arrêter par personne.

Cette dernière heure du temple fut une heure d'épouvantable destruction. Qu'on se figure, accumulés dans cette enceinte du temple et du sanctuaire, équivalente à une trentaine d'arpents, les huit mille hommes de Jean et d'Éléazar, au moins six mille fugitifs, des centaines de lévites et de prêtres ; et, se ruant au travers, dix ou vingt mille hommes peut-être, irrités par quatre mois de siège, ivres de cupidité et de colère, exaltés par le carnage et l'incendie, ne reconnaissant plus ni le bâton du centurion ni la voix de César, tuant enfants ou soldats, suppliants ou combattants ! Le sol encombré de morts au point qu'on ne pouvait ni marcher sur le pavé ni même le voir ! La rampe de cet autel, sur lequel, depuis vingt-neuf jours, le sang des agneaux ne coulait plus, inondée de sang humain ! Et, au milieu de tout cela,

l'incendie, propagé avec fureur, achevant de détruire les portiques, le trésor du temple, le sanctuaire, des monceaux d'or et de pierres précieuses ! Il y eut un moment suprême où il sembla à ceux qui voyaient de loin cette flamme immense, que toute la montagne de Moria brûlât jusque dans ses racines. C'est alors qu'aux cris de fureur des soldats païens, aux hurlements des Juifs qui combattaient environnés de flammes, aux clameurs de cette multitude désarmée que les combattants juifs repoussaient vers les Romains et les Romains vers l'incendie, répondit de la montagne voisine de Sion une acclamation de douleur qui retentit, selon Josèphe, jusque de l'autre côté de la mer Morte, dans les montagnes de la Pérée. Alors des hommes agonisants de la faim, et depuis longtemps muets, trouvèrent dans leur poitrine un dernier cri lorsqu'ils surent que le temple périssait.

Cependant quelques survivants luttèrent encore. Beaucoup, en voyant le temple embrasé, avaient cessé de combattre, s'étaient jetés dans les flammes ou s'étaient percés mutuellement, heureux de périr dans le temple et avec lui<sup>1</sup>. Mais quelques prêtres s'étaient réfugiés sur un reste de muraille encore debout, épais de huit coudées. Ils y restèrent jusqu'à cinq jours ; la soif les contraignit de se rendre. Titus prononça que le temps de la miséricorde était passé et les fit tous

1. Jos., VI, 28 (5, 1).

mourir<sup>1</sup>. Six mille hommes du peuple, femmes, enfants, vieillards, s'étaient réfugiés sous le portique extérieur du midi, le plus éloigné des attaques romaines. Avant que Titus eût pu décider de leur sort, le feu fut mis au portique, et ils périrent tous dans les flammes. Quant aux débris des bandes armées, ils se réunirent, Jean de Giscala à leur tête ; ils parvinrent, avec une incroyable énergie, à percer les bataillons romains ; gagnèrent le temple extérieur, puis le pont qui, du temple, menait vers Sion ; furent reçus là par Simon, peut-être enfin réconcilié avec eux, pour qu'un peu plus tard Jérusalem livrât son dernier combat avec leur sang.

La ruine du temple était complète ; le peu que l'incendie avait respecté fut bientôt détruit. Des portiques, du temple intérieur, du sanctuaire, selon la parole de l'Évangile, « il ne resta pas pierre sur pierre ». L'idolâtrie insulta même à ces décombres. Ce n'est pas qu'on puisse admettre cette fable rabbinique selon laquelle Titus, entré dans le Saint des saints avec une courtisane, aurait déchiré de son épée le voile du temple et foulé aux pieds le livre de la loi<sup>2</sup> : il y eut assez d'insultes sans un tel sacrilège. Pendant que l'incendie dévorait encore le sanctuaire, les légions romaines réunirent leurs aigles dans le temple,

1. Xiphil. et Theod., *ex Dione*, LXVI, 4, 6.

2. *Ghemare, Gittin*, f° 56, 2, apud Roland, *de Spoliis templi Hierosol.*, c. XIII.

et, devant la porte orientale, firent un sacrifice à ces dieux du soldat. Ces décombres fumants, informes, sanglants, profanés ; ce lieu que souillaient les cadavres, les idoles, les idolâtres, et tout ce que la loi déclarait impur : ce lieu ne fut plus dès lors le temple du Dieu vivant ; toute sa sainteté disparut. Ce ne fut plus cette enceinte marquée par David, dédiée par Salomon, relevée par Zorobabel ; ce ne fut plus ce sanctuaire dont le Seigneur avait dit : « Mon nom sera ici »<sup>1</sup>, et que la majesté du Très-Haut avait rempli comme une nuée lumineuse<sup>2</sup>. Ce fut un lieu sinistre et désolé ; car alors, plus que jamais, s'était vérifiée la parole de Daniel, et l'abomination de la désolation avait pris possession du Lieu saint.

Les choses sacrées avaient péri comme le temple. L'autel des parfums fut détruit. Les vases et tous les dons que la libéralité des Juifs avait entassés là depuis deux siècles tombèrent aux mains des soldats ; ceux-ci revinrent apportant pour leur part de lauriers leur charge d'or, et la valeur de l'or baissa de moitié en Syrie. Un prêtre, pour racheter sa vie, livra deux candélabres semblables à celui du sanctuaire ; un autre, les vêtements des prêtres et une masse énorme de parfums<sup>3</sup>. Le voile du Saint des saints, le livre de la loi, la table des pains de proposition, le chandelier à

1. Deut., XII, 11 ; III Reg., VIII, 29.

2. Deut., III ; Reg., VIII, 10-12 ; II Par., VII, 1.

3. Jos., VI, 41 (8, 3).

sept branches, la lame d'or qui brillait au front du grand prêtre, tout cela, souillé par des mains païennes, fit partie du butin de Titus.

Aussi l'anniversaire de la chute du temple est-il toujours pour les Juifs un jour de grande douleur. C'est de ce moment qu'ils comptent leur « ère de désolation ». Le neuvième jour du mois d'Ab (loüs), mois néfaste où « rien de bon n'arriva jamais », ils marchent pieds nus dans les synagogues ; ils lisent les *Lamentations* de Jérémie ; ils mangent assis par terre (signe de douleur dans toute l'antiquité). Dès le premier du mois ils s'abstiennent du vin, de la viande, du bain ; ils ne se rasent point. Dès le dixième jour du mois précédent, ils tiennent tous les jours pour malheureux. Ils célèbrent ainsi par un même deuil un double anniversaire, celui de la chute du premier temple sous Nabuchodonosor, celui de la chute du second temple sous Titus, tous deux tombés le même jour à six cent soixante-dix-sept ans de distance, le premier pour soixante-dix ans, l'autre pour tous les siècles<sup>1</sup>.

En effet, il faut bien le comprendre : la cessation des sacrifices, la désolation du temple, la profanation des symboles sacrés, ce n'était pas seulement un malheur pour la religion mosaïque ; c'en était la fin. La loi de

1. Josèphe place cette date au 10 et non au 9, mais il admet la coïncidence des deux anniversaires. Voyez du reste Buxtorf, *de Synag. Judæor.*, 25.